

HONI · SOIT · QUI · MAL · Y · PENSE.

MUTARE VEL TIMERE SPERNO

DISCOVRS PRESENTE' AV ROY AVANT SON PARTEMENT POVR ALLER ASSIEGER SEDAN.



A PARIS,
Par ESTIENNE PREVOSTEV, demeurant en la ruë S. Iean de Latran au College de Cambray.

1606.



DISCOVRS PRESENTÉ AV ROY AVANT SON PARTEMENT pour aller aſſieger Sedan.

TOY *du corps de l'eſtat grand Prince tutelaire,*
HENRY *l'hõneur des Roys de qui l'aſtre méclaire,*
Heros à qui les Cieux n'ont rien faict de mortel,
Qui prends plaiſir aux vers, & les tiens en eſtime:
Reçoy de mon eſprit la premiere victime.
Que ie viens conſacrer aux pieds de ton autel.
Si ton ame auiourd'huy iuſtement offenſée,
Du meſpris de tes loix, reſoult en ſa penſée
D'aller punir l'orgueil d'vn ſubiect fugitif;
Tu peux, par la valeur de tes grands Cappitaines,
Sans te mettre au peril des armes incertaines,
Luy donner le treſpas, ou le faire captif.
Parmy tant de rumeurs l'vniuers eſtonnantes,
De fiffres, de tambours, de trompettes ſonnantes,
Conſidere combien ton ſang eſt pretieux;
Sans ſortir de Paris tu le peux vaincre en guerre:
Quand les Dieux ont battu les enfans de la terre,
Ils n'ont pas delaiſſé leur demeure des Cieux?

Prince qu'vn feu guerrier brusle dans les entrailles,
Et qui veux derechef retourner aux batailles,
Abbatre des chateaux, foudroyer des rampars:
Sçais tu pas que la guerre où ton humeur te pousse,
A ces jeunes soldats semble seulement douce,
Qui n'ont iamais porté la cuirasse de Mars?
Veux-tu par tes valeurs qui n'ont point de pareilles
Faire voir à nos yeux encor' d'autres merueilles,
Que celle qu'autrefois tu fis dans nos discors?
Nous auons assez veu l'amour que tu nous portes,
En l'estat malheureux de tempestes plus fortes,
Lors que ta main jonchoit les cãpagnes de morts.
Vn Roy qui prudemment mesnage ses années,
Ne doibt rendre iamais ses valeurs prophanées
Contre vn petit subiect qu'il peut tousiours ranger:
Il luy suffit de faire ainsi qu'vn bon Pilotte,
Qui sans peine conduit le nauire qui flotte,
Et ne trauaille point qu'en l'extresme danger.
C'est cõtre les grans Roys, qu'vn Roy plein de vaillãce
Doibt venir au conflit, s'il faut rompre vne lance,
Non pas aller combattre vn simple auanturier:
La guerre contre toy luy semble desirable,
Et sans plus long tẽps viure, il tiẽt pour honorable,
De mourir par la main d'vn si braue guerrier.
Apres auoir sorty d'vn abysme d'affaires,
Debroüillé des Châos en des temps si contraires,
Et mis la paix en France où dominoit l'effort;
Que diroit-on de toy, si la main de l'enuie,
Eslançoit maintenant vn malheur sur ta vie,
Sinon que tes vesseaux se sont perdus au port?

y combien icy bas tes fortunes ſont belles !
Ton Daufin te ſuccede aux vertus naturelles,
Pour regner en repos que veux-tu plus auoir ?
En tant d'honneurs diuers ta maiſon eſt fœconde,
Que tout ce qu'auiourd'hui les autres Rois du mõde
N'ont qu'en leur ſeul deſir, tu l'as en ton pouuoir.
ır ſi Dieu quelquefois de ſes faueurs celeſtes,
D'vn Prince aimé des Cieux a ſecondé les geſtes,
Au gré de ſes ſouhaits ſes deſſeins beniſſant ;
C'eſt de toy, grãd HENRY, *qu'õ peut iuſtemẽt dire*
De tous ceux que les loix eſleuent à l'Empire,
Le pere plus heureux, & le Roy plus puiſſant.
ıy beau jetter les yeux ſur la terre & ſur l'onde,
Pour pouuoir rencontrer quelqu'vn qui te ſeconde,
Ie ne ſçaurois rien voir d'égal à ta grandeur :
Les Princes qu'icy bas on tient les plus celebres,
Me ſemblent obſcurcis d'vne nuict de tenebres,
Quand ie voy les rayons que jettent ta ſplendeur.
ous ſommes arriuez à la ſaiſon dorée,
En nos afflictions autrefois deſirée,
Quand la flame & le fer deſtruiſoient nos Citez :
Et voirrons maintenant ces voiſins deteſtables,
Qui rioient ſans pitié de nos maux lamentables,
Plorer amerement de nos fœlicitez.
s s'attendoient de voir leur couronne enrichye,
Des beaux lys floriſſants de ceſte Monarchye,
Mais les voylà confus en leur entendement ;
Ils n'ont plus cet eſpoir, & leur fureur s'appaiſe,
Voyans que ton Daufin dont procede noſtre aiſe,
A produit leur miſere & leur eſtonnement.

Le fruit n'est pas commun qu'au berceau de l'enfanc
Ce fils promet au monde, & produit à la France
Il rendra quelque iour auecques tant d'honneur
Toute la Palestine à ses loix tributaire,
Qu'il ira replanter sur le hault du Caluaire,
L'arbre où fut attaché le corps de son Seigneur.

C'est luy qui destruira toutes les sectes folles
Des peuples abusez de l'amour des Idolles,
Et tirant de leurs yeux les tenebres d'erreur,
Rendra de l'Alcoran les promesses mocquées:
Il bastira l'Eglise au lieu de leurs Mosquées,
Et se rendra par tout du monde la terreur.

De ces Roys bazannez les couronnes conquises,
Pour remarque penderont au hault de nos Eglise.
Nos yeux voirront le Turcq par ses armes vainc
Et sa gloire à iamais soubz ses pieds étouffée:
Il viendra dans le Louure apporter en trophée
Son turban, son armet, son arc, & son écu.

Au iour de son retour que de reiouyssances,
De chants, de feux, de ris, de festins, & de danses
Et tes accueils, ô Roy, quels seront-ils alors,
Quand ainsi que Iason auec ses Argonautes,
Apres tant de beaux faicts & d'entreprises haute.
Sa flotte de guerriers surgira dans nos ports?

Lors qu'il aura dompté tous ces peuples sauuages,
Il viendra moüiller l'ancre au bord de nos riuages
Rapportant d'Orient les richesses & l'or:
O combien soustiendra Thetys sur son eschine,
De Nauires chargez des butins de la Chine,
Et d'esclaues venus du climat de Mogor!

tost qu'il aura l'âge ou les premieres flames
Du desir de l'honneur bruslent les belles ames,
Estant de son estoc de gloire ambitieux,
Il suiura les vertus qu'il te voirra produire,
Comme Pyrrhe sans cesse afin de se conduire,
Auoit son pere Achille audeuant de ses yeux.
e Prince, à mon aduis, à l'ame bien contente,
D'auoir vn successeur digne de son attente,
Et qui peut voir florir la premiere saison
Des jeunes Olliuiers qui couronnent sa table!
Tu reçois maintenant ce plaisir souhaitable
Des enfans dont la Royne a peuplé ta maison.
:dans l'estat heureux de ces graces diuerses,
C'est à toy de cueillir les fruicts de tes trauerses,
Il ne te reste plus que de considerer
Combien est ta fortune en honneurs admirable,
Et s'il manque à ton heur quelque point desirable:
C'est le temps seullement pour le faire durer.
ais tous les iustes vœux que d'vne ame rauie
Sans cesse nous faisons pour les ans de ta vie,
Prolongeront si bien l'heure de ton destin,
Qu'vn iour qui doit venir on te voirra toy-mesme
Sur le chef de ton fils asseoir le diadéme,
Ainsi que fist Constant au jeune Constantin.
que d'embrassements, & de larmes de ioye,
S'il aduient vne fois que la Royne le voye
En l'estat glorieux de son couronnement!
Royne chaste & diuine, exemple de sagesse,
De combien penses-tu que lors ton alegresse,
Passera les douleurs de ton enfantement?

Grand Roy tu ne dois plus trauailler d'auantage,
Il est temps de penser au repos de ton âge,
C'est la fin des trauaux où tout homme pretend
Asseure à tes enfans les fruicts de tes victoires.
Car puisque tes combats ont finy nos histoires,
Tu dois bien, ce me semble, auoir l'esprit conten[t]

Il faut donner vn but au cours de nos voyages:
Regler ses volontez est le propre des sages,
Ceux qui souhaittent tout, n'ont iamais de plais[ir]
La peur de n'auoir pas des alarmes leur donne:
Que sert de pouuoir estre heureux par sa couronn[e]
Si l'on est malheureux par son propre desir?

Tant plus l'homme a de biens, & plus la conuoitiz[e]
D'en auoir d'auantage en son ame s'attize:
Son cœur tousiours bruslant n'est iamais satisfai[t]
Sans cesse à ses grandeurs il veut de l'accroissanc[e]
De la fin d'vn desir vn autre prend naissance,
Ainsi par ses souhaits miserable il se faict.

Ceste humeur d'adiouster cõquestes sur cõquestes, (st
Est bõne aux jeunes Rois qui n'õt pas veu leurs t
Maintesfois couronner de lauriers glorieux:
Mais il te sieroit mal que l'on te vist poursuiure
Le mestier de la guerre, en l'âge où tu dois viur[e]
Non pas en conquerant, mais en victorieux.

Et bien qu'incessamment l'image de la gloire,
Qui se vient presenter aux yeux de ta memoire,
Puisse encor aux combats ton courage exciter:
Nostre aise toutesfois doit estre vne barriere,
Pour arrester le cours de ta fureur guerriere,
Qui ne cherche sinon qu'à te precipiter.

Mais c'est peu que de l'heur où nous te voyons estre,
Qui ne le sçait ensemble & gouster & cognoistre,
Pour ne confondre pas le bien & le malheur,
Et pour ne ressembler à ces peuples barbares,
Qui sont necesßiteux parmy les choses rares,
Pour n'auoir pas l'esprit d'en iuger la valeur.
Le Ciel égallement départ la vie humeine,
En nuicts pour le repos, cõme en iours pour la peine:
Apres tant de trauaux qui ne t'ont pú fléchir,
Tant de flots de douleurs, & de guerres passées,
Où jadis tes vertus se virent exercées,
En vn calme de paix il te faut rafreschir.
Il est temps, sage Roy, que tu faces retraitte,
La fortune te rit comme ton cœur souhaitte,
De l'amour des François tu te vois possesseur,
Ils se tienent heureux soubz ton obeyssance,
Et n'ont iamais senty l'effect de ta puissance,
Que quand ils ont gousté les fruicts de ta douceur.
O qu'vn Prince est bien né qui ne faict point de faute,
Dans l'absolu pouuoir d'vne charge si haute!
Außi Dieu, par toy seul, nous faict iuger à l'œil,
Que c'est luy qui sur nous les Empereurs ordonne:
Il ne faut point penser que le hazard les donne,
C'est le decret diuin de l'eternel conseil.
Quãd il cherit vn peuple il en faict voir les marques,
Dãs les humeurs des grãs qu'il choisit pour Monar-
Qui sages ne võt poĩt de leur sceptre abusãs: (ques,
Combien de Phaëtons s'ils pouuoiẽt estre Princes,
Pour tenir en leurs mains les resnes des Prouinces,
Embrazeroient le monde, eux-mesmes s'ẽbrazãs?

Il eſt tant de mutins qui troubleroient la terre
N'eſtoit que leur miſere au deuoir les enferre!
S'ils pouuoient s'éleuer d'vn degré de hauteur,
Toute crainte de Dieu leur ſeroit incogneuë:
Mais la gloire ſupréme où ta force eſt venuë,
Ne te peut empeſcher d'en reuerer l'autheur.
Le peintre tout prudent dont l'ouurage nous ſommes,
Fait touſiours pour le mieux les fortunes des hõmes
S'il auient qu'à beaucoup ſa main ait refuſé
Les grandeurs & les biens: c'eſt que ſa prouidẽce,
Deuant qui le futur eſt mis en euidence.
A veu que de ſa grace ils auroient abuſé.
Non, que touſiours aux bons les charges ſoiẽt dõnées,
Dieu quelquesfois les baille à perſonnes mal-nées:
Car lors qu'vn mauuais peuple irrite ſes fureurs,
Et qu'il en veut bien toſt exterminer l'engeance,
Il luy donne vn Neron, inſtrument de vengeance,
Qui ſignalle ſes iours de carnage & d'horreurs.
Il n'eſt rien plus certain que nos yeux peuuent lire,
En l'humeur de nos Roys où ſa grace où ſon ire:
Et quand ils ſont mauuais! c'eſt à nous de penſer
Qu'il les faut receuoir comme iuſtes ſupplices,
Qui ſont donnez de haut pour punir nos malices,
Comme quand ils ſont bons pour nous recõpenſer.
Qu'vn peuple eſt malheureux quãd celui qui cõmãde,
Le ſang de ſes ſubiects par appetit demande,
Sans que dedans ſon ame il en ait du remors!
Mais vn Roy doit ſonger que les ayant par conte
Ceux qu'il condãne à tort luy font autant de honte,
Que font au Medecin les obſeques des mors.

Heureuses dessus tout i'estime les couronnes,
Où sont donnez des Roys dont les ames sont bõnes,
Et qui de leur puissance vsent modestement :
Et non contens que Dieu, par sa grace opportune,
Les ait faict naistre au mõde auecques la fortune,
Mais s'y veulent conduire auec le iugement.
Maints Princes toutesfois font tout à l'impourueuë,
Les éclats des grandeurs leur aueuglent la veuë,
Et ce fut vn beau don que tu receus des Dieux,
Alors que tu paruins à cest honneur insigne,
D'auoir vn grand esprit pour en paroistre digne,
Et pour ne rendre point ton pouuoir odieux.
Nous voyons à tous coups les fautes que faict faire
Aux Roys mal-auisez le conseil temeraire,
Quãd les chants des flateurs leurs esprits attyrãs,
Leur fôt croire qu'ils sont aux charges souuereines
Pour auoir leurs plaisirs, nõ pour prẽdre des peines,
Ainsi des meilleurs Roys ils en font des Tyrans.
Hormis toy, peu de grands exercent la Iustice,
Ils craignent que la loy ne les assuietisse,
Reserrant la licence où courent leurs desirs :
Personne à la raison maintenant ne se range, (ge
D'autãt qu'elle est facheuse, & viẽt faire vn mélã-
Des eaux de Temperance au vin de nos plaisirs.
En l'aise où tu te vois remets en tes pensees,
La premiere saison de tes peines passees,
Où les hõmes viuãs sans police & sãs loys (l'armes:
N'auoiẽt recours qu'au glaiue, & les fẽmes qu'aux
Tu combattois plustost comme font les gendarmes,
Que tu ne commandois ainsi que font les Roys.

De mesme on vit jadis que le fameux Aenée,
Aussi tost que sa nef fut au haure amenée,
Conta dessus le bord tout son peril passé:
Car c'est vn grand plaisir quand dessus le riuage
Eslongné des hazards, on parle d'vn naufrage,
Dont autrefois sur mer on s'est veu menassé.
Durant les temps confuz de ce public orage,
Tu fus laissé de tout sinon de ton courage:
Tous les malheurs passez ne l'ont point abbatu,
Et le bonheur present d'vne grande opulence,
Ne sçauroit l'esleuer au haut de l'insolence,
D'autant qu'il se conserue en égalle vertu.
L'homme de sa nature à peine se tempere,
Il est bas aux malheurs, & haut quand il prospere
Mais ton esprit, grãd Prince, a qui nul n'est pareil
Nous a fait voir combien les vertus sont suprémes
Qui le font maintenir au milieu des extrémes,
Fuyant le desespoir autant comme l'orgueil.
Tous n'en font pas ainsi: car la grande puissance
Faict tomber nos esprits en la mécognoissance,
Nous ne pensons à Dieu qu'au peril de la mort;
Nous inuoquons son nõ quand nostre nef est prest
De s'abismer sous l'onde au fort de la tempeste,
Puis, nous ny songeõs plus quãd no⁹ sõmes au port
La rage du commun, ce muable Prothée,
Estoit contre toy seul à la guerre portée,
Et tu sceus toutesfois tellement la ranger,
Que la rebellion demeura sans deffense,
Et lors tu pardonnas ceste publique offense,
Comme on n'esperoit plus que de la voir vanger

Ie ne puis exprimer combien fut admirée
Ta douceur ressentie auant qu'estre esperée,
Qui donna le pardon au lieu du chastiment,
Pour toy ceste victoire en fut doublement belle:
Tu vainquis en guerrier vn peuple si rebelle,
Et luy remis sa faute en Monarque clement.
Mais les astres vouloient en ces tristes spectacles,
Exercer ta valeur contre tous ces obstacles,
Auant que de te mettre au comble de ton heur:
Et cõme vn autre Herculle en fortunes semblables,
Pour rẽdre de tes iours les faicts plus admirables,
Monter par les trauaux au sommet de l'honneur.
Vn siecle si piteux me sembloit comparable,
Aux iours infortunez d'vn Charles deplorable,
Qui fist de nos maisons les Anglois deloger:
Lors que comme Iphygene vne jeune pucelle,
S'immolla pour la France au feu de sa querelle,
Et rauit nos drappeaux des mains de l'estranger.
Tes iours sont vn miracle où le monde regarde
Le soin particulier de l'Ange qui te garde:
Et quand ie considere au miroir de tes faicts,
Tõ regne autrefois trouble & maintenãt trãquille,
Ie le trouue semblable à la targe d'Achille,
Où l'on voyoit depeinte & la guerre, & la pais.
Las! comment se faict-il que sans cesse on conspire,
Et contre ta personne, & contre ton Empire,
Que toutesfois encor nous te voyons viuant?
C'est Dieu qui faict tõber de la main des presides,
L'acier empoisonné des couteaux homicides,
Et pour parer le coup il se jette au deuant.

Ce qui t'asseure plus ne sont point les cohortes,
De tāt d'hōmes armez qu'ō voit garder tes port
Tes tours, ny tes rāparts, ny tous secours humain
De ce logis mortel vn Prince n'est que l'hoste,
Et la mort, si Dieu veut, absolument luy oste,
La couronne du chef, & le sceptre des mains.

Que de Roys, s'ils estoient en trauerses égalles,
Qui ne pourroient sortir du fonds de ces Dedale
Car quel Prince iamais s'est veu plus agité?
Apres auoir mis ordre à nos fureurs ciuilles,
Voicy que l'Espagnol s'introduit dans tes villes,
Et surprend Amiens par vne lascheté.

Ce Tyran insolent en ses vaines richesses,
Semble quitter la force, & s'aide des finesses,
Dont le masque trompeur est propre à deceuoir:
On le voit en Renard ourdir son artifice,
Et practiquer par l'or ceux qui te font seruice,
D'autant que par le fer il ne peut rien auoir.

Il a pour t'ennuyer recherché toute voye,
Et faict prendre l'acier aux mains de la Sauoye
Mais tout son appareil fut si peu resistant,
Que quand ce petit Duc parut dessus la terre,
On te vit au triomphe aussi tost qu'à la guerre,
Et fus en mesme temps vainqueur & combatan

Ioyeux de ce succez tu portois sur ta teste,
La couronne que porte apres vne conqueste
Vn Roy victorieux quand il veut triompher:
Comme tu ressentis ton ame martyrée
Par des yeux incognus à l'amour attyrée,
La Royne fut l'aimant & ton esprit le fer.

ors que tu reposois au milieu de ces calmes,
Elle te vint oster les lauriers & les palmes,
Que ta main arracha du front de l'ennemy,
Cōme Omphalle autrefois sans point estre aperceuë
Desarmoit son Alcide, & tiroit sa massuë,
Quand apres la victoire il estoit endormy.
est vne perle vnique à qui rien ne s'égalle,
Et qui meritoit bien la dépoüille Royalle,
Que fist tomber Amour aux mains de sa Beauté:
Sa façon ne sent point la honte, ny l'audace:
On voit égallement reluire sur sa face
La douceur tout ensemble, auec la Maiesté.
n corps & son esprit on faict vn mariage,
Des charmes de son ame, aux traicts de son visage:
Armes dont les mortels se sentent combattus:
Elle brusle les cœurs, bien qu'elle soit de glace,
Elle rauit les yeux des beautez de sa grace,
Et gaigne les esprits auecques ses vertus.
uant qu'au mariage, elle fust arrestée,
Ainsi qu'vne Diane aux forests écartée,
Elle apprenoit l'honneur en viuant chastement:
Et n'estoient qu'ē vn point diuers leurs exercices,
Celle-cy dans le monde alloit chasser aux vices,
Et l'autre dans les bois aux bestes seulement.
n conseil vient d'enhaut, qui pour nostre aduātage
Te fist resoudre aux loix de l'amoureux seruage:
No⁹ gaignasmes beaucoup quād tu perdis tō cœur;
Et fut pour ton Estat meilleure la iournée,
Où ton ame captiue en triumphe menée,
Reuera ses beautez, que quand tu fus vainqueur.

Car vn Daufin est né dont la faueur propice,
Seruira de colomne à ce grand edifice,
Et suiura tellement les marques de tes pas,
Que nous confesserons plus heureuse la France,
A l'heure que ton fils a receu la naissance,
Que quand tes ennemis ont receu le trépas.
Tout le monde iugeoit la blessure incurable,
Qu'auoit dedans le corps la France miserable;
Elle qui redoutoit les assauts du malheur,
Croit que par ton Daufin elle en est dégagée,
La Royne en estant cause, elle en est obligée
A ses chastes Beautez, autant qu'à ta valeur.
Ores que ta fortune est si grande & si forte,
Il faut que l'Espagnol la Nauarre rapporte,
Ou s'il ne le veut faire! il voirra promptement
Changer en flots de sang les ondes d'or du Tage,
Lors que dās ses chasteaux pour vāger cét outrag
Tu porteras le glaiue auec l'embrazement.
Et Boüillon cependant qui dans aucune ville,
Ne pourra rencontrer ny d'amis, ny d'Asille,
Demandera pardon de sa temerité,
Et des clefs de Sedan te viendra faire hommage
S'il ne se veut resouldre à souffrir le dommage,
Que faict vn Iuppiter iustement irrité.
Car si iamais ton Ire est sur luy déchesnée,
Tu puniras si bien ce petit Salmonée,
Qu'il maudira le iour de sa rebellion:
Et pour reduire en bref ses murailles en pouldre,
Tes canons furieux y porteront le foudre,
Et feront de Sedan vn desert d'Ilion.

L'estran-

L'eſtranger deſormais pour eſſuyer nos larmes.
Tournera d'autre part la pointe de ſes armes:
Car voyant le Daufin dont ton Royaume eſt fort,
Et l'heur qui t'eſt commun à gaigner la victoire,
Sans doute il aura peur qu'en recherchant ſa gloire
A combattre la France, il ne trouue ſa mort.

DE COVLLOMBY.



